

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 46

Artikel: La machine humaine : la criculation. - Les capillaires
Autor: Efté
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187209>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de hêtre fixèrent leur attention. « Les bois sont abondants ici, dirent-ils, et doivent s'acheter à des prix avantageux » Ils s'arrêtèrent alors dans une des riches localités du district d'Aigle, décidés à y planter leur tente. Ce qu'il leur fallait, c'était une usine, une force motrice. L'occasion se présenta dans des conditions excellentes pour eux. Un vieux moulin leur fut cédé à bas prix ; ils le transformèrent complètement, et aujourd'hui, il fait retentir les alentours du bruit incessant de ses machines et de ses nombreux ouvriers. Cette fabrique, seule en Suisse dans son genre, prospère chaque jour davantage, et c'est par wagons que ses produits s'expédient à l'étranger.

L. M.

La machine humaine.

La circulation. — Les capillaires.

Chacun sait que sous l'épiderme de notre peau, dans cette peau, dans tous nos organes, il existe un réseau merveilleux de petits vaisseaux nommés *capillaires*, servant de trait d'union entre les veines et les artères.

Si je pique avec une fine aiguille un point quelconque de ma peau, je vois apparaître une goutte de sang ; la pointe de mon aiguille a déchiré peut-être 100 ou 200 de ces capillaires. Rien n'est beau à voir comme les capillaires d'une membrane fine, telle que celle qui, sous le nom de péritoine, enveloppe les intestins et les recouvre comme d'un tablier. Cette membrane est transparente, et quand on la place sous un microscope, de manière à l'agrandir 6 ou 700 fois, les vaisseaux capillaires, invisibles à l'œil nu à cause de leur ténuité extrême, apparaissent et, dans leur intérieur, on voit circuler, — spectacle unique au monde, — les *globules du sang*. On les voit ainsi passer, ces petits globules, qui ont à peine un millième de millimètre, les uns à la file des autres, se heurtant, se bousculant, se redressant parfois le long de la paroi de leurs microscopiques canaux, s'y arrêtant un moment, reprenant leur course, etc... On reste des heures entières à contempler ce tableau vivant si agité des infiniments petits.

Il vient un moment dans la vie, chez les hommes surtout, où, sur la surface du nez, on voit apparaître de toutes petites veines rouges qui s'entrelacent et donnent à cet organe un aspect rosé particulier ; ce sont les capillaires qui se sont développés et ont fini par acquérir le volume des veines les plus ténues.

Dans les parois de ces vaisseaux si admirablement fins, il y a néanmoins des fibres musculaires reliées par des filets nerveux au système nerveux central. Par leur contraction ou leur dilatation, ces fibres peuvent amener l'interruption ou le passage plus facile du sang dans l'intérieur des capillaires. Il en résulte que nos impressions morales peuvent se traduire et se traduisent tous les jours à nos yeux, par des phénomènes se passant dans les capillaires.

Supposons que dans le cours d'une conversation, vous disiez à votre interlocuteur quelque chose d'extrêmement désagréable : Aussitôt vous le voyez pâlir ; cela dure un instant, et réagissant aussitôt, il vous répond avec colère, et vous le voyez rougir. Ce double phénomène tient à une double impression du système nerveux central. Sous le coup du reproche, de l'injure ou de l'insulte, il y a une impression soudaine de concentration dans le cerveau, qui se répand avec la rapidité d'un courant électrique dans les filets nerveux, lesquels font contracter les fibres musculaires des capillaires ; par suite, le sang ne circule plus dans ceux-ci, il n'y a plus de sang sous la peau, qui devient blanche.

Mais à ce reproche, à cette insulte, notre cerveau a répondu — à moins d'être un capon — par une excita-

tion ; dès lors l'excitation se transmet aux filets nerveux des capillaires, les fibres musculaires s'excitent, le capillaire se dilate, le sang y afflue et la peau devient écarlate. C'est ce qui explique pourquoi l'on dit avec une égale vérité d'un individu : « Il est pâle de colère », « il est rouge de colère, » tandis qu'on dira toujours : « Il est pâle, blanc de peur. »

L'hiver, chez les jeunes gens, il se produit souvent la petite maladie dite : « les engelures » ; cette désagréable affection temporaire des doigts reconnaît pour cause le gonflement et l'irritation des vaisseaux capillaires.

On peut encore se rendre compte de ce que sont les capillaires, lorsque, la main ouverte et les doigts serrés les uns contre les autres, on l'interpose entre la flamme d'une bougie et les yeux. Les doigts nous apparaissent roses sur leurs bords, transparents et comme éclairés intérieurement par une lumière invisible. Ce phénomène est le résultat de l'illumination du sang circulant dans les capillaires des doigts. — Si l'on venait à regarder ainsi les doigts de la main d'un cadavre, on n'y verrait absolument rien de semblable, le sang étant figé et devenu noir.

Tel est donc le système capillaire, si beau, si admirable, si universellement répandu dans notre corps et grâce auquel on peut dire que nous sommes comme baignés dans le sang.

Dr ERTÉ.

M. de Lesseps en villégiature.

Nos lecteurs ne seront pas fâchés que nous leur présentions l'éminent ingénieur français en villégiature à La Chesnaie, retraite où il se complait quand il veut se reposer des fatigues des affaires. Nous prendrons pour guide un correspondant du *Courrier de l'Europe*, M^r M. Alberty, auquel nous laissons la parole :

« Après cinq heures de chemin de fer, on arrive au village de Vaton. En haut de la côte, on s'arrête chez le loueur de voitures Breton, qui vous salue comme un ami, si vous le priez de vous conduire à La Chesnaie.

— Vous avez de la chance, me dit-il, M. de Lesseps est chez lui ce matin ; mais demain il sera parti pour la chasse. Toute la sainte journée, il chasse avec ses fils à Valençay. Monsieur connaît la famille ; il y a beaucoup d'enfants ; eh bien, petits et grands, montés sur des poneys ou des chevaux selon leur taille, suivent la chasse depuis 6 heures du matin à 6 heures du soir, en sautant fossés, haies et murailles, comme des enragés.

Le père a soixante-dix-sept ans, et son plus jeune fils trois ans et demi. Jamais on n'a vu cela. Si les enfants sont étonnants, leur père l'est encore davantage. C'est un homme qui ne craint rien. Il lui arrive des accidents de voiture, des chutes de cheval à tout instant ; cela ne l'empêche pas de se relever en riant. On n'en fait plus comme lui, allez, monsieur. En voilà un qui a fait du bien au pays, et puis qui n'est pas fier avec cela. Il y a quarante ans qu'il est ici, il nous a tous vus naître. Nous sommes ses enfants, et la moindre chose qui nous arrive l'intéresse.

Il vient à nos mariages et à nos enterrements comme s'il faisait partie de la famille. Dernièrement il a donné une fête champêtre ; nous y étions tous invités. Les dames du château ont ouvert le bal avec les domestiques de la ferme, pendant que M. de Lesseps faisait danser nos jeunes filles comme s'il n'avait jamais fait que cela. Et Mme de Lesseps, si vous la voyiez, ces jours-là ! Elle est